

Assemblée devra se prononcer avant le vote du statut des fonctionnaires.

L'OPINION DE M. CHASTENET

Interrogé sur les raisons qui avaient déterminé les postiers à adhérer à la C. G. T., M. Chastenet a fait la réponse suivante : « C'est, dit-il, la plus belle réponse que nous pouvions faire au gouvernement qui nous refuse, par son statut, le droit d'affiliation à la C. G. T. Nous le prendrons. »

« Lors de notre mouvement, la Confédération générale du travail nous a donné une marque de sympathie que nous ne pouvons en outre oublier. »

« Le gouvernement nous a jeté dans les rues Grange-aux-Belles; nous ne pouvons qu'y demeurer. Nous ne nous en porterons d'ailleurs pas plus mal, au contraire. »

CHEZ LES RADICAUX

La fête annuelle de la F. R. de la Seine. — Les réformes et l'œuvre parlementaire.

Paris, 27 mai. — La Fédération radicale et radical-socialiste de la Seine offrait hier soir, dans la salle des fêtes du Grand-Orient rue Cadell, son punch annuel.

Après le vote de l'ordre du jour du Comité exécutif hostile au gouvernement, la réunion de la Fédération radicale de la Seine était intéressante à plusieurs égards. Elle devait d'abord indiquer si l'attitude des radicaux avait été modifiée par les derniers événements. Des déclarations faites par les chefs du parti nous permettent de dire que ce serait la prochaine interpellation sur la politique générale du gouvernement. M. Bonnet fut un des plus ardents promoteurs de l'ordre du jour hostile au ministère se borna hier à une critique générale de l'œuvre parlementaire sans rien de particulièrement agressif contre le cabinet.

Il déplora qu'un projet, longuement élaboré par M. Chaigne, le gouvernement substitue un statut des fonctionnaires hâtivement rédigé et dont il faudra « bâcler » la discussion et précipiter le vote; il regrette également que le président du conseil n'ait pas encore, après le sentiment émis par les congresses de 1899 et de 1908, divulgué ses dispositions touchant la réforme électorale.

M. LAFFERRE, président du comité exécutif radical et radical-socialiste a plaidé, en revanche, pour le gouvernement que lui-même et ceux qui pensent comme lui sont plus enclins à soutenir qu'à renverser, parce qu'ils reculent devant l'inconnu d'un nouveau pouvoir et en redoutent des déceptions.

M. DUBIEF, président de la gauche radicale de la Chambre, a protesté contre le bruit courant que le parti radical et radical-socialiste soit mort et enterré. « C'est méconnaître en plein jour la clarté du ciel. »

« La vérité, c'est que les progressistes et les révolutionnaires brûlent chacun d'englober cet élément radical dans le mouvement de notre tâche, nous saurons ramener l'outil, nous remettra à l'œuvre et mener à bonne et prompt fin les réformes qu'on attend de nous. »

Les Elections à l'Académie Française

M. Marcel Prévost succède à Sardou. — Le fauteuil du cardinal Mathieu est toujours vacant.

Paris, 27 mai. — L'Académie française a procédé, cet après-midi à deux élections pour pourvoir au remplacement du cardinal Mathieu et de M. Victorien Sardou.

MM. Raymond Poincaré et Brière, élus le 18 mars dernier, MM. Jean Aicard et René Doumic, élus le 1er avril dernier, n'ayant pas encore officiellement pris séance, ne sont pas admis à voter.

M. Anatole France n'assistait pas à la séance. Il y avait 32 académiciens présents; la majorité absolue était de 17.

FAUTEUIL DU CARDINAL MATHIEU

L'élection est ajournée

Le scrutin est ouvert d'abord pour le remplacement du cardinal Mathieu. Cinq candidats sont en présence : Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier; Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française à Rome; MM. Stéphane Liégeois et Albert Bonnet.

Six tours de scrutin ont eu lieu. Au sixième tour lequel il n'y avait pas encore de majorité absolue les voix s'étaient réparties comme suit :

6e tour : Mgr de Cabrières 14; Mgr Duchesne 14; M. Stéphane Liégeois 4.

L'Académie a décidé de remettre l'élection à une date ultérieure.

FAUTEUIL DE M. VICTORIEN SARDOU

M. Marcel Prévost est élu

L'Académie procède ensuite à l'élection du successeur de M. Victorien Sardou.

Sont en présence MM. Edouard Drumont, Marcel Prévost, G. Lenôtre, Ed. Boutroux, Paul Vibert et Auguste Chirac.

1er tour : MM. Marcel Prévost 12, Edouard Drumont 10, G. Lenôtre 3, Boutroux 7.
2e tour : MM. Marcel Prévost 15, Edouard Drumont 5, G. Lenôtre 3, Boutroux 7.
3e tour : MM. Marcel Prévost 16, Edouard Drumont 5, G. Lenôtre 3, Boutroux 7.
4e tour : MM. Marcel Prévost 18, Edouard Drumont 3, G. Lenôtre 1, Boutroux 5; bulletins blancs 2.

M. Marcel Prévost est élu.

MARCEL PREVOST

M. Marcel Prévost est né à Paris le 1er mai 1862.

Après avoir fait ses études au collège de Châtelleraul et chez les Jésuites de la rue Lhomond, il entra à l'Ecole polytechnique et en sortit ingénieur des manufactures de l'Etat. Il dirigea la manufacture des tabacs, mais bientôt il quitta l'administration pour se consacrer entièrement à la littérature.

Parmi ses œuvres les plus connues, citons : le « Scorpion », « Chonchette », l'« Automne d'une femme », « Lettres de femmes », les « Demi-Vierges », le « Jardin secret », le « Moulin de Nazareth », les « Vierges fortes », « Lettres à Françoise », la « Plus faible », comédie; « M. et Mme Moloch », etc.

M. Marcel Prévost a été président de la Société des gens de lettres. Il est officier de la Légion d'honneur.

M. Carnegie donne 5 millions pour les victimes du devoir

Paris, 27 mai. — M. A. Carnegie, le milliardaire américain vient de donner à notre pays une nouvelle marque de son amitié.

Avant-hier, il remit au gouverneur de la Banque de France le récépissé du titre de la Compagnie des Aciers des Etats-Unis, d'une valeur de un million de dollars, soit cinq millions de francs. Ces cinq millions de francs sont donnés par lui à la France pour fonder une institution au bénéfice des victimes du devoir.

C'est ce que M. A. Carnegie a annoncé hier au président de la République dans une visite qu'il fit à l'Élysée, à quatre heures.

L'institution nouvelle sera analogue à celles qui existent déjà au Canada et en Angleterre; elle aura pour objet spécial la récompense des actions héroïques. M. Henry White, ambassadeur des Etats-Unis en France, fut chargé par M. A. Carnegie, il y a peu de temps, d'étudier dans notre pays la réalisation de cette belle idée. Aujourd'hui, la donation est faite, et un comité va être nommé pour fonder l'œuvre et l'administrer.

La composition de ce comité n'est pas encore arrêtée. On cite, comme devant en faire partie : MM. Emile Loubet, Ribot, Léon Bourgeois, d'Estournelles de Constant, Jules Siegfried, Pabbé Lemire, le baron de Courcel, Ch. Wagner.

LE VOYAGE DU TSAR AU DANEMARK

Copenhague, 27 mai. — La visite du tsar à Copenhague est annoncée pour le milieu de juillet. Nicolas II retournera ensuite en Russie pour y attendre à Péterhof la visite du roi de Danemark. Le voyage dont il a été question en Angleterre et en France se trouverait de ce fait retardé à la fin d'août.

DANS LA REGION

La Catastrophe de Courrières

Poursuites contre la Compagnie

Hier M. Goudeau, juge d'instruction à Arras, a admis Mme veuve Joseph Dolpigne à se porter partie civile dans les nouvelles poursuites engagées par le contrôle des mines de la compagnie de Courrières.

Le Ministre de la Guerre

A ROUBAIX

Le général Picquart présidera, le 4 juillet, la fête régionale de gymnastique.

Une députation importante des différents groupements adhérant à la fête régionale de gymnastique s'est rendue à Paris pour inviter officiellement le gouvernement de la République à venir à Roubaix les 4 et 5 juillet prochains.

Elle était représentée par M. Vincent, député du Nord, accompagné par les députés et sénateurs de la région, les membres de l'Administration municipale de Roubaix, les délégués de l'Association régionale des gymnastes du Nord et du Pas-de-Calais, etc.

La députation a été reçue par M. Clemenceau, président du conseil des ministres, et par M. le général Picquart, ministre de la

guerre, qui tous deux lui ont fait l'accueil le plus cordial.

M. le ministre de la guerre a accepté spontanément de venir à Roubaix le 4 juillet prochain présider la fête de gymnastique ayant conservé, a-t-il dit, le meilleur souvenir des fêtes de Tourcoing et plus récemment de Cambrai.

L'affaire Desreumaux

LE JUGEMENT DU TRIBUNAL CIVIL

Au début de l'audience d'hier, le tribunal a rendu son jugement dans l'appel que faisait de la décision du juge de paix, M. Desreumaux, officier de réserve, qui avait actionné trois officiers devant les juges civils à raison des faits que l'on connaît.

Dans de très longs considérants, le jugement examine toute l'affaire, puis conclut en ces termes : « Donne acte à Desreumaux de ce que diverses pièces non spécifiées dont il a eu connaissance en première instance et émanant des assignés qui font l'objet des versés aux débats par le ministère public à l'appui d'un déclinatoire d'incapacité de M. le préfet du Nord, sans lui avoir été communiquées. »

Dit que les officiers reprochés aux assignés ont été accomplis par eux dans l'exercice de leurs fonctions et ne constituent pas une faute lourde personnelle les rendant passibles des tribunaux militaires.

Se déclare incompetent et renvoie Desreumaux à se pourvoir devant le juge compétent. Confirme au surplus le jugement du juge de paix en tout ce qui n'est pas contraire au présent jugement. Condamne Desreumaux à l'amende et aux dépens.

A LESQUIN

Effroyable accident

A la fonderie d'acier de la Compagnie Métallurgique Lilloise, un ouvrier mouleur est

fauché par une coulée d'acier. — Trois autres ouvriers furent aussi victimes de l'accident.

Un épouvantable accident qu'une minute de mortelle angoisse, ceux qui en furent les spectateurs mesurant déjà de la taille d'une catastrophe, est survenu mercredi, vers sept heures du soir, dans la fonderie d'acier de la Compagnie Métallurgique Lilloise.

Devant procéder, le jour même, à la coulée d'une énorme pièce dans laquelle devaient entrer 14.000 kilos d'acier, les ouvriers de cette usine n'avaient pas quitté l'atelier à l'heure habituelle, 6 heures, et faisaient des heures supplémentaires.

A sept heures, tout semblait prêt pour procéder à la coulée. Dans trois « bassins » était répété l'acier en fusion. L'équipe des mouleurs était à son poste. Tout le personnel de l'usine allait assister au toujours curieux spectacle de la coulée de l'acier.

L'ordre de verser le contenu — 6.000 kilos — du premier bassin avait été donné quand on s'aperçut que refroidi à la surface, l'acier formait déjà une croûte qui fut aussitôt percée. Par ce trou formé, le métal en fusion allait pouvoir passer et entraîner même la croûte dans le creux des pieds et le cuir de ses chaussures.

Le bassin fut penché doucement. La croûte se reforma. C'est alors que l'un des ouvriers mouleurs qui devait s'employer à la réception de la fonte d'acier, s'empara d'un marteau et en frappa un grand coup sur la croûte pour lui faire sauter.

Un bruit formidable comme la détonation d'un coup de canon, suivi d'un jet énorme de l'acier rouge, répondit au coup de marteau de l'ouvrier. En trombe, la coulée se répandit sur le sol. L'homme fit un saut en arrière, bouclant, renversant les groupes qui s'agitaient, désireux qu'il ne fut pas atteint par la mer de feu.

Mais un des camarades de travail, Gustave Decatillon, restait devant lui, planté, jusqu'aux chevilles dans la nappe rouge. Chancelant, se sentant brisé dans l'horrible état, ne pouvant se dégager, il hurlait au secours.

Avant que la coulée n'ait continué à prendre du terrain, des hommes s'étaient élancés et avaient reçu dans leurs bras leur camarade qu'ils emportèrent chassé d'acier.

Transporté dans une pièce voisine, le malheureux ouvrier qui gégnait lamentablement ne tarda pas à recevoir les soins d'un docteur que l'on manda par téléphone de Ronchin.

Quant il fut possible de le déchausser, on vit que les chairs des pieds et le cuir de ses chaussures ne formaient qu'un bloc sanguinolent avec l'acier qui les recouvrait. On dut tailler, arracher la chair palpitante.

Quant le docteur eut procédé au pansage des affreuses blessures de l'ouvrier il occupa de ce qui fut aussi victime de cet effroyable accident. Ils étaient trois : Léonce Ternier, un de ses beaux-frères, et de leurs camarades qui plus ou moins avaient été touchés par les éclaboussures de la coulée. Leurs blessures ne présentaient pas, heureusement, un caractère de gravité.

Un voiture d'ambulance, Décaillon, qui est âgé de 38 ans, et habite avec sa famille au numéro 34 de la rue de la Digue, a été transporté à son domicile où il arriva vers onze heures du soir.

Il n'est pas douteux que le malheureux doit subir l'amputation des pieds qui sont carbonisés jusqu'à l'os.

Comme bien on le pense, cet effroyable accident a provoqué un grand émoi parmi les ouvriers de l'usine qui en commentent diversement les causes.

« Ah! c'est vrai, fit Ledoux d'une voix attristée. »

Mais écoute encore. — Soit que le bras de Madeleine ait été prévu par quelque un nous ayant épousé, soit qu'il eût été une fatidique intuition de ce que sa fille eût qui se passait en elle, il voulait sans doute couvrir court et des projets irréalisables pour lui.

Il y a quelques jours, n'est-on dit, il essaya de marier sa fille à M. Marcel, le fils d'un de ses cousins de Fresles, un jeune utile qui vit au château du Roc des revenus de sa marrairie.

A quel sentiment à quel espoir intéressé et bizarre, à quels calculs a pu obéir ce jeune homme, je ne le sais pas encore, mais le temps me dévoilera peut-être ce secret.

Que s'est-il passé au sujet de ce mariage, entre le père et la fille, je l'ignore aussi. Mais j'ai appris aujourd'hui une chose plus terrible pour moi que toutes ces vilénies. — Quoi donc ? demanda Thérèse, anxieuse.

— Madeleine est partie, elle s'est sauvée de chez son père... et personne ne sait où elle est... comprends-tu ?

La malheureuse ! laisse échapper Thérèse dominée par ses instincts féminins. — Oui, bien malheureuse, sans doute, ma mère, est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Quoi qu'il en soit, je souffre, moi, de son départ; j'en souffre cruellement, atrocement. Et comme je ne puis vivre sans elle, avec cette horrible pensée de ne jamais la revoir peut-être, je me suis juré, en venant ici, de la retrouver pour qu'elle m'appartienne un jour.

— Mais, puisque son père s'y opposera, fit remarquer très logiquement Victor Ledoux. — Eh ! que m'importe Dallebois, s'écria André véhément, j'aurai Madeleine malgré lui, s'il refuse toujours !

LE DÉBATS

(Par Services Télégraphiques et Téléphoniques Spéciaux)

LA DISCORDE A LA C. G. T.

UNE INTERVIEW DE NIEL. — GRAVES DÉCLARATIONS DE GUÉRARD. — LA SÉSSION EST VOULUE PAR GRIFFUELLES, DIT-IL.

Paris, 27 mai. — On a vu qu'à la suite d'une longue et orageuse discussion qui occupa plusieurs séances du Comité confédéral, les membres de ce comité ayant refusé par un vote régulier, d'accorder la priorité à l'ordre du jour pur et simple réclamé par les amis de M. Niel, celui-ci donna sa démission de secrétaire général de la C. G. T.

Il nous a paru intéressant de demander à M. Niel ce qu'il pensait de cet évènement. Voici ce que nous a répondu l'ex-secrétaire général de la C. G. T. :

« Je n'ai pas été débauché comme certains l'affirment, c'est moi qui suis parti librement. Je n'ai pas posé la question de confiance; on a voté pour l'ordre du jour, moi-même, à la tête des réformistes, demandant l'ordre du jour pur et simple. C'est très inexact, il a été demandé par M. Cordier des mineurs, et M. Coupât, des mécaniciens. »

« Je vote à ce jour par appel nominal et quand le tour est venu de voter pour les organisations que je représente, j'ai voté l'ordre du jour pur et simple. »

« Il y avait aussi deux ordres du jour, les quels exprimaient simplement des regrets et non un blâme pour les paroles que j'ai prononcées. »

« Le Comité confédéral ne s'est pas prononcé sur ces deux ordres du jour; j'aurais donc pu ne pas démissionner et si je l'ai fait, c'est pour les motifs qui sont énoncés dans ma lettre de démission. »

« Je n'ai aucune déclaration à ajouter à cette lettre, ajoute M. Niel, l'avenir dira à propos de ces événements, qui était le plus près de la vérité de mes contradicteurs ou de moi. »

Ce que dit M. Guérard

Il restait à recueillir sur les événements survenus au sein du comité confédéral, l'opinion de M. Guérard, secrétaire général du syndicat national des cheministes de fer.

« Voici les déclarations que celui-ci a bien voulu nous faire : »

« Je n'assistais pas à la réunion du Comité confédéral qui s'est terminée par la démission de M. Niel, mais je puis dire que l'on a procédé à une façon habile sinon correcte. »

« Il était fait l'un des seuls délégués des Fédérations; or le Comité confédéral a la prétention de juger ses actes et ses paroles, on ne prenait non seulement ces délégués mais encore ceux de la Bourse du Travail dont il n'est pas l'élu. »

« On a employé ce stratagème parce que les postiers n'avaient pas confiance sur l'issue de la bataille qui les livrait. On sait que les délégués des Bourses sont en majorité des violents, on les a appelés à la rescousse; ceux-ci ne sont jamais, ou presque jamais, en relations avec l'organisation que les représentants de nos amis ont délégués à la C. G. T., on lui offre de faire un choix entre ces deux noms et comme par hasard ce sont toujours des anarchistes que l'on propose. »

« Encore autre chose : Même au sein des fédérations la majorité réelle ne peut se dégager nettement en raison même du système adopté qui fait seul la force des violents. »

« Voulez-vous un exemple ? Il y a à la C. G. T. trois fédérations agricoles, alors qu'il ne devrait y en avoir qu'une; mais ces trois fédérations ont chacune une voix et ces trois voix sont détenues par le même délégué, un violent encore; c'est pourquoi on maintient ces trois organisations, contrairement aux statuts. »

« La moralité de cette petite manœuvre est la suivante : trois voix pour ces organisations agricoles, qui représentent au plus un total de 4.000 adhérents et trois voix également pour les fédérations des cheministes de fer, des mineurs et du textile, qui en représentent plus de 200.000. »

« Et quel sera, demandons-nous à M. Guérard, le résultat de cette démission ? Une scission prochaine ? »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

« Pas du tout, pas du tout, répond vivement M. Guérard. Griffuelles semble très désireux d'amener une scission entre les violents et ceux qu'il appelle les réformistes. Mais il n'est pas sûr que cela se réalise dans le sein duquel il ne manque pas de panacher ses confidences malgré une mise à l'index régulière par un syndicat confédéré. »

« Je comprends très bien le désir de Griffuelles : il pense que cette scission aura pour résultat de la faire échouer, mais les ouvriers de l'industrie qui ont fait la lumière, toute la lumière sur les opérations commerciales de la Maison Griffuelles et C. Toute scission sera donc à l'avantage de la C. G. T. »

FEUILLETON DU 28 MAI. — N. 56

DÉTRESSE MATERNELLE

par Henri GERMAIN

Puis la chance, le bonheur aurais-je dit il y a quelques années encore, de pouvoir sauver Madeleine Dallebois, la fille du fermier.

Aujourd'hui, je dis que ce fut un malheur, car c'est de là que vient toute la souffrance qui me torture à présent. Et je ne puis que me dire que toutes ces choses que je raconte sur ma poitrine, le sentiment qui sommeillait en moi, très doux, mais sans grande consistance, se révéla tout à coup profond, impérieux et cruel.

Je devins amoureux de Madeleine, amoureux fou, c'est-à-dire que toute mon âme me vit plus que de la sienne. Elle souriait à sa bouche, le regard et ses grands yeux, la vue de sa grâce, enfin le charme inexplicable qui émane de toute sa personne me sont devenus aussi indispensables pour vivre que l'air respirable.

Donc, je l'aimais; je le lui dis d'abord, et tous les marchés du vendredi, et je devinais bientôt qu'elle n'était pas insensible à mon amour et à mon ardent désir de mariage. C'est à cette époque que dallebois vint, peut-être avec le secret dessein, — je l'ai su depuis, — de m'unir plus tard à sa fille.

Mais une parole imprudente changea tout à coup ses résolutions; il apprit de votre bouche même, — et cela je vous le pardonne, puisque vous ne pouvez en prévoir les conséquences douloureuses — il apprit, dis-je, que j'avais ni famille, ni nom.

Son orgueil, dès lors, s'éleva entre sa fille et moi comme une barrière infranchissable. Il me méprisait.

Comme si j'avais deviné ce qui se passait en lui, je commençai à réfléchir sérieusement à l'infériorité de ma situation sociale. Je résolus alors, mais sans savoir encore comment j'y parviendrais, de fouiller le passé de mon père, de découvrir le secret de mon nom, de lui offrir un nom qui ne fût pas celui d'un homme qui se serait enrichi par son père.

Je lui ai ouvert mon âme tout entière, et je lui ai donné sans restriction, lui jurant que jamais je n'aurais d'autre femme qu'elle-même.

De son côté, elle m'a rendu tendresse pour tendresse, amour pour amour, et, sans regrets, sans réticences, elle a placé en moi tous ses chastes espoirs, elle s'est tout donnée pour le vie.

Alors, qui devinche de te demander à son père ? Interrogea naïvement Victor Ledoux. — Je t'ai dit tout à l'heure, je n'ai pas de nom. Pour l'orgueilleux fermier Dallebois, je ne compte pas.

« Ah! c'est vrai, fit Ledoux d'une voix attristée. »

Mais écoute encore. — Soit que le bras de Madeleine ait été prévu par quelque un nous ayant épousé, soit qu'il eût été une fatidique intuition de ce que sa fille eût qui se passait en elle, il voulait sans doute couvrir court et des projets irréalisables pour lui.

Il y a quelques jours, n'est-on dit, il essaya de marier sa fille à M. Marcel, le fils d'un de ses cousins de Fresles, un jeune utile qui vit au château du Roc des revenus de sa marrairie.

A quel sentiment à quel espoir intéressé et bizarre, à quels calculs a pu obéir ce jeune homme, je ne le sais pas encore, mais le temps me dévoilera peut-être ce secret.

Que s'est-il passé au sujet de ce mariage, entre le père et la fille, je l'ignore aussi. Mais j'ai appris aujourd'hui une chose plus terrible pour moi que toutes ces vilénies. — Quoi donc ? demanda Thérèse, anxieuse.

— Madeleine est partie, elle s'est sauvée de chez son père... et personne ne sait où elle est... comprends-tu ?

La malheureuse ! laisse échapper Thérèse dominée par ses instincts féminins. — Oui, bien malheureuse, sans doute, ma mère, est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Quoi qu'il en soit, je souffre, moi, de son départ; j'en souffre cruellement, atrocement. Et comme je ne puis vivre sans elle, avec cette horrible pensée de ne jamais la revoir peut-être, je me suis juré, en venant ici, de la retrouver pour qu'elle m'appartienne un jour.